

Jazzdor / The Last poets à l'Illiade

La prose dans le sang

Avec les Last Poets, ce mercredi au festival alsacien, c'est l'héritage poétique et militant noir américain qui resurgissait, pour le pur plaisir d'un public conquis.



The Last poets. (Photo DNA - Jean-Christophe Dorn)

■ C'est un autre mai 1968. Inauguré le 19 du si joli mois au Mount Morris Park de Harlem, sur la 124^e Rue. Ils sont trois. Un Portoricain affilié au parti d'extrême gauche latino et deux Noirs. Ils frappent les tambours. Claquent des mains. Se répondent en rimes riches sur des slogans qui traitent de libération - de leur libération. D'une révolution ainsi scandée ce printemps-là à New York.

Ils fondent les Last Poets. L'ultime chance offerte aux mots avant que chacun ne finisse par prendre les armes - la formule est inspirée de l'écrivain sud-africain Keorapetse Kgotsitsile : entre la plume et la gâchette, il n'y a donc pas un monde...

Aujourd'hui, les Last poets sont toujours trois, même si la formation a connu quelques soubresauts - mais les trois membres fondateurs étaient bien là, ce mercredi. Umar bin Hassan et Abiodun Oyewole aux micros, avec Babatunde aux congas, y ont remué une salle scotchée aux lèvres de ces trois «scandeurs» philosophes. Avec une basse très ronde et présente,

un batteur jamais envahissant, le trio a encore une fois marqué des points. Sur l'identité, l'appartenance à une communauté, l'évolution du monde contemporain.

« La poésie du moment que nous vivons, je n'aurais pas pu l'imaginer »

La musique des Last poets, cette manière de dilater les slogans politiques, de convoquer l'histoire du jazz et de la littérature noire, constitue un tour de force sans équivalent. Leurs contemporains Gil-Scott Heron et Amiri Baraka, et leurs successeurs, de Public Enemy au slam de Saul Williams, n'ont pas réussi à transformer la société américaine en profondeur. Mais le langage, lui, doit beaucoup aux uns et autres. Et les Last poets jettent toujours de ces missiles dont ils affûtent la charge depuis toutes ces années : « Certains d'entre nous la verront à la télé / Avec la bouche béante / Tu sauras qu'il s'agit d'une révolution / Parce qu'il n'y aura pas de pub / Quand la révolution viendra ».

chantent-ils dans *When the revolution comes*.

Alors, l'élection de Barack Obama leur inspira quelques commentaires, tout au long du concert. Pour Abiodun, la surprise vient d'abord du scénario, improbable il y a quelques mois seulement : « La poésie du moment que nous vivons, je n'aurais pas pu l'imaginer : qu'un mec qui s'appelle Barack Hussein Obama, Noir, d'origine africaine et musulmane, soit élu président des États-Unis... » Et Obama leur apparaît comme le produit de son temps : « Il me rappelle Malcolm X, c'est frappant. Mais surtout de l'extérieur... », dit Abiodun dans une récente interview. La forme sur le fond. C'est le pari inverse que les Last Poets ont tenu il y a quarante ans. On a pu encore une fois ici le vérifier.

Joël Isselé

► **Aujourd'hui à Jazzdor :** David Chevallier à 18 h, Tom Arthurs/Richard Fairhurst à 22 h 30 à la Cité de la musique à Strasbourg. Médéric Collignon/Sylvain Luc + Nik Bärtsch's Ronin «Holon» à 20 h 30 à la Reithalle à Offenbourg. www.jazzdor.com